

Le désenchantement du monde (et de l'homme !)

« Tout ce qui existe dans l'Univers
est le fruit du hasard et de la nécessité. »

Démocrite

Pendant des millénaires, l'homme, face aux phénomènes inexplicables qu'il voyait autour de lui – tempêtes, volcanisme, tonnerre, maladies, etc. –, ne pouvait faire autrement que d'en attribuer la cause à l'action de forces invisibles qui, bien que ne faisant pas partie du monde, avaient un effet sur le monde.

C'est ainsi que naquirent les dieux. L'existence de sépultures où l'on déposait des offrandes de nourriture semble montrer qu'à ce premier concept s'en est très vite ajouté un deuxième : celui de la survie de l'homme après la mort. Après tout, cela est parfaitement logique : puisque le monde est constamment agité par les conséquences des actes d'esprits invisibles, impliquant l'existence d'un autre niveau de réalité que celui que nous percevons et où nous vivons, pourquoi ne pas penser que, tout comme nous sommes apparus un jour dans ce monde (puisque l'on constate l'arrivée d'êtres qui n'étaient pas là auparavant), lorsque nous le quittons, une forme de survie existe ?

Toutes les grandes traditions religieuses de l'humanité ont repris ces deux concepts :

Le monde où nous vivons ne peut être compris à partir de lui-même. Il y a une incomplétude radicale de ce monde : sans l'intervention des esprits, des dieux ou de Dieu, il n'y a pas d'explication cohérente du monde qui tienne. Il est donc nécessaire de faire appel à un autre niveau de réalité dont on ne sait presque rien... sauf qu'il doit forcément exister.

Et s'il y a un autre niveau de réalité, une autre façon d'exister que celle que nous éprouvons tous les jours, il est logique de penser que nous rejoignons ce niveau après notre mort.

L'existence d'un autre niveau de réalité et l'existence d'un lien particulier entre l'homme et cet autre niveau apparaissent donc comme les intuitions majeures de l'humanité, celles qui furent présentes en tout temps et en tout lieu.

Il y a deux mille cinq cents ans, à l'aube du développement de la pensée rationnelle, il n'est donc pas surprenant de voir que ce sont ces deux intuitions que vont attaquer frontalement les premiers philosophes matérialistes. Leur but était noble, comme le montre cette analyse de Bernard Pullman : « La crainte devant les mystères du cosmos et les manifestations impressionnantes de la nature et la peur, plus obsédante, de la mort, sont les compagnes inséparables des humains, et aucun bonheur véritable n'est possible aussi longtemps que leurs ombres se projettent sur notre existence. Il faut donc se délivrer de ces craintes. Or, quel meilleur moyen d'y parvenir que de montrer que ces mystères et ces manifestations sont explicables en termes d'une physique résolument et strictement mécaniste, dépourvue de toute finalité, ne mettant en jeu que des principes matériels et leurs interactions ? Une telle élucidation des causes des phénomènes naturels, dont la mort même n'est qu'un échantillon, doit servir de fondement à la construction d'une morale conduisant à la sagesse et au bien-être¹. »

Ainsi, c'est pour délivrer leurs contemporains de la peur qui découlait de leur croyance selon laquelle leur destin dépendait entièrement du bon vouloir des dieux que Démocrite, Leucippe, Épicure vont développer la première « théorie atomique » expliquant la genèse du monde complexe dans lequel nous vivons par l'interaction aléatoire de composants élémentaires : les atomes.

Les dieux existent peut-être, mais ils n'interagissent nullement avec le monde, contrairement à ce que stipulaient toutes les conceptions antérieures (non seulement celles de *Illiade* et de *Odyssee*, mais également celles qui existaient depuis des milliers d'années), il n'y a donc pas lieu de les craindre, et cela parce que le monde suffit pour expliquer le monde.

1. Bernard Pullman, *L'atome*, Fayard, 1995.

Le rejet de la deuxième intuition en découle logiquement. Pour Épicure, « les châtiments dans l'enfer ne sont pas à craindre parce que les âmes périssent après la mort et que l'enfer n'existe pas du tout », et Lucrèce affirme : « Quand nous ne serons plus, quand sera consommée la séparation du corps et de l'âme dont l'union constitue notre être, il est clair que rien absolument ne pourra nous atteindre, nous qui ne serons plus. » Ainsi débarrassé de la peur des dieux qui ne peuvent intervenir dans les affaires du monde et de la peur de la mort – puisqu'il n'y a rien au-delà à espérer ou à redouter –, l'homme peut mener une vie sage et responsable.

Il est tout à fait extraordinaire de constater comment les siècles qui précèdent le nôtre ont apporté de l'eau au moulin de ce qui, il y a deux mille cinq cents ans, n'était alors qu'une hypothèse et qui fut considéré pendant deux mille ans comme une spéculation plus ou moins extravagante, en particulier à partir du moment où le christianisme s'est développé et a distingué avec force le Créateur de la créature. Non, le tonnerre n'est pas une colère de Zeus ; non, une bonne récolte n'est pas le fruit d'une récompense divine, mais de conditions climatiques favorables alliées à une bonne exécution des tâches agricoles ; non, les grandes épidémies ne sont pas des punitions, mais sont liées à la propagation des microbes ou des virus ; non, l'homme n'est pas physiologiquement différent d'un animal, etc.

Toutes les grandes découvertes effectuées depuis la Renaissance jusqu'à l'aube du XX^e siècle ont ainsi confirmé de façon éclatante cette intuition selon laquelle les événements se produisant dans notre monde physique pouvaient être expliqués à partir de causes provenant elles aussi du monde physique. Ainsi, Dieu n'intervenait pas dans le monde et dès le XVII^e siècle, redécouvrant Démocrite et le dépassant grâce à l'avalanche des découvertes scientifiques, des philosophes affirmèrent que Dieu était une hypothèse inutile.

Jean Fourastié décrit la façon dont la vision du monde de l'ensemble de la société en fut petit à petit affectée : « La science du XIX^e siècle et du début du XX^e reste ainsi dominée non seulement par l'espoir mais par la certitude d'expliquer par le réel tout le réel [...] Le mouvement de discrédit des surnaturels (populaires et savants) né des premières découvertes de la science expérimentale s'étendit en effet à la grande majorité de la population.

Des académies des sciences, l'esprit nouveau passa dans les académies littéraires, dans les cerveaux des poètes, des artistes, des publicistes, des romanciers, des journalistes ; et de là, successivement, dans ceux du grand public : bourgeois, fonctionnaires, instituteurs, puis dans les classes populaires urbaines, et enfin, à une date plus récente, dans les campagnes [...] Tout ce mouvement, ces causes et ces effets peuvent être rattachés directement ou indirectement au progrès des sciences expérimentales : directement par l'exclusion affirmée de Dieu, hypothèse inutile, et du "surnaturel", inobservé, jugé inobservable, attribué donc à l'illusion, à la naïveté primitive de l'âge préscientifique, à la superstition ; indirectement par le spectacle permanent de l'efficacité scientifique opposée à celle de la foi qui, malgré la formule célèbre, n'a jamais (?) transporté de montagnes¹. »

Dans les années 1900, nous semblons ainsi arriver à une « fin de l'histoire ». C'est l'époque des certitudes. Certitudes matérielles comme celles qui firent graver « repas à 2 F » sur les vitres des restaurants tant on était sûr que les prix n'augmenteraient pas.

Certitudes intellectuelles comme celles qui firent dire à lord Kelvin, l'un des plus grands physiciens du XIX^e siècle : « La physique a fourni une description cohérente et *a priori* complète de l'Univers. »

Ces certitudes étaient fondées sur une vision du monde où, dans un espace euclidien à trois dimensions, stable et éternel – ce qui rend sans signification la question de son origine –, se meut la Terre qui contient des êtres vivants issus d'une évolution due au hasard et à la sélection naturelle, où la conscience de l'homme est sécrétée par le cerveau comme la bile par le foie et où tout cela est composé de matière, c'est-à-dire de petits corpuscules tournant autour de noyaux comme la Terre autour du Soleil.

Tout ce qui existe est issu des interactions entre ces corpuscules qui, au cours de milliards d'années, se sont lentement agrégés les uns aux autres sous l'influence des lois physico-chimiques connues ou de lois que l'on découvrira bientôt. Certes, ce qui reste encore à découvrir est immense, mais l'essentiel est acquis : la cause de tout ce qui existe dans notre Univers provient de notre Univers lui-même. Comment pourrait-il en être autrement ? De quel autre endroit pourrait-elle provenir ? « Circulez, il n'y a rien (d'autre) à voir ! » nous dit la « science classique »,

1. Jean Fourastié, *Ce que je crois*, Grasset, 1981, p. 123.

rien d'autre que cet Univers, que ce niveau de réalité dans lequel nous vivons, immergés dans le temps, l'espace et la matière. Nous sommes donc bien arrivés à une fin, dans cette grande quête de la compréhension de la condition humaine que l'homme poursuit depuis les grottes du Pléistocène jusqu'aux laboratoires des scientifiques du XIX^e siècle, en passant par les penseurs grecs.

Cela est simple et sans mystère. L'homme arrive à concevoir le monde dans sa totalité, et il n'y a plus, dans cette conception, la moindre place pour l'existence d'une dimension transcendante, d'un autre niveau de réalité.

Comme le dit très joliment Trinh Xuan Thuan : « Le fantôme de Copernic n'a pas cessé de nous hanter¹. » Non seulement la Terre n'est pas au centre du monde, non seulement le Soleil n'est qu'une « étoile de banlieue » dans notre galaxie, mais notre galaxie elle-même n'est qu'une galaxie standard parmi des milliards d'autres. Cette « décentration » qui interdit à l'homme de prétendre être au centre de l'Univers se poursuit encore dans d'autres domaines. Darwin nous montre que l'homme n'est qu'un animal parmi d'autres et qu'il ne peut pas plus revendiquer une place centrale dans le monde de la biologie que dans celui de l'astronomie.

Puis, la psychanalyse et la notion d'inconscient conduiront à affirmer que l'homme n'étant pas au centre du monde, il n'est pas non plus au centre de lui-même, puisqu'une grande partie de ses actes sont dictés par quelque chose dont justement il n'est pas conscient. Avec une grande lucidité (et une grande immodestie !), Freud en arrivera à parler de la « triple humiliation » infligée à l'homme par Copernic, Darwin et... Freud !

Un tel Univers ne peut avoir de sens, et déjà Ernest Renan annonce l'ère « positive », celle où une humanité lucide, débarassée des superstitions ancestrales telles que les religions, se retrouvera seule face à son destin.

Dieu (ou les dieux ou les esprits – Jacques Monod regroupera ces trois concepts sous le vocable « animisme ») semble ainsi expulsé de l'histoire parce qu'il n'existe aucune raison objective de croire en l'existence d'un autre niveau de réalité. Certes, de nombreux croyants subsistent, y compris parmi les grands esprits scientifiques. Mais ceux-ci sont obligés de séparer leur science de leur foi (on les appelle ainsi des « séparationnistes »). On peut croire ce

1. Trinh Xuan Thuan, *La mélodie secrète*, Fayard, 1988.

que l'on veut à titre personnel, mais cela n'a aucun lien avec la connaissance objective. Dieu devient un concept vague et ne saurait entrer en interaction avec le monde (comme le dit un grand scientifique chrétien, « depuis que l'on a énoncé les lois de la gravitation, on rapporte beaucoup moins de miracles de lévitation ! »).

La diffusion de cette vision du monde, issue de l'évolution des sciences, a eu, au cours du XX^e siècle, un énorme retentissement artistique, intellectuel, philosophique (tel le développement de la philosophie de l'absurde, par exemple), tous ces domaines connaissant une progression du « non-sens » qui ne fut pas non plus sans influence en matière d'éthique.

Il est absolument fascinant de mettre face à face les objectifs du projet d'explication du réel par le réel tels qu'ils étaient énoncés par certains philosophes grecs (libérer l'homme de la peur, des dieux et de l'au-delà pour lui permettre de mener une vie sage et responsable), et le résultat de cette démarche tel qu'il est énoncé deux mille cinq cents ans plus tard par l'un des scientifiques matérialistes les plus influents, le « pape de la sociobiologie », Edward Wilson, professeur à Harvard, à la fin de son ouvrage majeur, *La sociobiologie* : « Quand nous aurons suffisamment progressé pour nous expliquer en ces termes mécanistes, et que les sciences sociales seront totalement épanouies, le résultat auquel nous nous trouverons confrontés risque de ne pas être aisé à accepter. Il semble donc approprié d'achever ce livre ainsi qu'il a commencé, avec ce sombre pressentiment d'Albert Camus : "Un monde qui peut être expliqué, fût-ce par de mauvaises raisons, est un monde familier. Mais, en revanche, dans un univers privé d'illusions et de lumière, l'homme se sent un étranger. Son exil est sans remède étant donné qu'il est privé du souvenir d'un foyer perdu ou de l'espoir d'une terre promise." C'est malheureusement exact. Mais nous disposons encore d'une centaine d'années¹. »

Ainsi, au terme du processus, ne se trouve que le désespoir absolu, et Wilson consent tout juste à nous donner un sursis d'une centaine d'années avant que nous y plongions définitivement !

Mais il n'y a pas que le désespoir. Comme nous vivons à une époque où (fort heureusement) la question des droits de l'homme est au centre des débats de société et comme tout notre

1. Edward Wilson, *La sociobiologie*, Éditions du Rocher, 1987, p. 582.

enseignement et tout notre environnement culturel stipulent que nous sommes les héritiers des Lumières qui ont dissipé les « ténèbres de l'obscurantisme », nous n'arrivons pas à percevoir clairement le potentiel d'« antihumanisme » que recèlent les progrès qu'ont acclamé tant d'humanistes.

Jacques Monod, après avoir décrit le « désenchantement du monde » en ces termes : « L'homme ne peut se leurrer de l'espoir qu'il participe à quoi que ce soit qui le dépasse. Il sait enfin qu'il est seul dans l'immensité indifférente de l'Univers d'où il a émergé par hasard¹ », militait encore, à la fin de son livre *Le hasard et la nécessité*, pour un « humanisme réellement socialiste », qui avait encore moins de liens avec la vision du monde qu'il avait développée au cours de son ouvrage, qu'il n'en existe entre la foi des séparationnistes chrétiens et leur appréhension scientifique du monde. Mais ceux qui osent aller jusqu'au bout de leur démarche tombent le masque et nous révèlent qu'elle débouche sur la fin de toute forme d'humanisme envisageable, qu'il s'agisse de l'humanisme chrétien de la Renaissance ou de l'humanisme matérialiste issu des Lumières.

Michel Foucault nous avait déjà prévenus (« L'homme n'a pu se constituer en objet de la science qu'en se référant à sa propre destruction² ») : le désenchantement du monde débouche sur celui de l'homme. Le prix Nobel Steven Weinberg, qui a exprimé ce désenchantement dans une phrase célèbre : « Plus nous comprenons le Monde, plus il nous semble dépourvu de signification³ », abonde en ce même sens et cite un autre astrophysicien, Jim Peebles, de Princeton : « Je suis porté à croire que nous ne sommes que des débris de bois flottant à la surface de la mer⁴... » Car si l'Univers n'a pas de sens, peut-on vraiment affirmer que l'homme peut s'en inventer un à lui-même ?

Ainsi, Marvin Minsky, l'un des pionniers de l'intelligence artificielle, nous dit que « les ordinateurs de la prochaine génération seront tellement intelligents que nous aurons de la chance s'ils nous acceptent auprès d'eux comme animaux de compagnie ». Hans Moravec, l'un des principaux spécialistes de la robotique,

1. Jacques Monod, *Le hasard et la nécessité*, Seuil, 1970, p. 225.

2. Michel Foucault, *Naissance de la clinique*, PUF, 2003, p. 199.

3. Steven Weinberg, *Les trois premières minutes de l'univers*, Seuil, 1978, p. 179.

4. Steven Weinberg, *Le rêve d'une théorie ultime*, Odile Jacob, 1997, p. 227.

spécule, quant à lui, à propos de la façon dont on remplacera les différents organes du corps – y compris le cerveau (!) – par des robots, soutenu en cela par le biologiste Richard Dawkins qui annonce, après l'ère des êtres vivants, êtres fondés sur les gènes, l'ère des machines, fondée sur les « mêmes » (quantité d'information). Quant à Ruiz de Gopegui, élève de Minsky, il n'hésite pas à affirmer : « La liberté est une illusion, on n'est pas intelligent ou sot, mais bien ou mal programmé. Avec les libertés individuelles disparaîtront les libertés civiles et politiques. »

Francis Crick, prix Nobel de médecine, nous dit : « L'hypothèse stupéfiante, c'est que "vous", vos joies et vos peines, vos souvenirs et vos ambitions, le sens que vous avez de votre identité et de votre libre arbitre, ne sont rien de plus que le comportement d'un vaste assemblage de cellules nerveuses et des molécules qui y sont associées. Comme l'Alice de Lewis Carroll aurait pu le formuler : "Tu n'es rien d'autre qu'un paquet de neurones."¹ »

Jean-Pierre Changeux, lui aussi, nous dit : « L'homme n'a plus rien à faire de l'esprit, il lui suffit d'être un homme neuronal². » Si vous pensez qu'il s'agit là de propos excessifs, dénués de conséquences pratiques, de quelques scientifiques égarés, rappelez-vous l'eugénisme nazi et la volonté des staliniens ou des khmers rouges de créer un homme nouveau, fût-ce au prix de millions de morts.

Cette idée que l'on peut façonner l'homme à sa guise n'est-elle pas la résultante de cette déconstruction de l'homme ? Un « paquet de neurones » peut se modifier et se détruire à volonté, ainsi, au nom de quoi le respecterait-on ? Certes, les terribles massacres qui ont eu lieu au cours de l'histoire pour des raisons religieuses, comme le renouveau des fondamentalismes auquel nous assistons de nos jours, sont là pour nous montrer qu'une vision non matérialiste de l'homme ne préserve en rien contre de tels agissements. Néanmoins, avec la vision réductionniste selon laquelle nous ne sommes « rien d'autre que... », un garde-fou essentiel vient de disparaître.

L'un de ceux qui avaient le mieux perçu cette idée, il y a déjà plus d'un demi-siècle, est Antoine de Saint-Exupéry. Il répond par avance à Jean-Pierre Changeux et à Francis Crick :

1. Francis Crick, *L'hypothèse stupéfiante*, Plon, 1995, p. 17.

2. Jean-Pierre Changeux, *L'homme neuronal*, Hachette, 1998, p. 211.

« L'homme de ma civilisation ne se définit pas à partir des hommes. Ce sont les hommes qui se définissent par lui. Il est en lui, comme en tout être, quelque chose que n'expliquent pas les matériaux qui le composent. Une cathédrale est bien autre chose qu'une somme de pierres. Elle est géométrie et architecture. Ce ne sont pas les pierres qui la définissent, c'est elle qui enrichit les pierres de sa propre signification¹. » Puis il perçoit avec une acuité extraordinaire « le drame de l'humanisme athée² » que des philosophes matérialistes contemporains lucides, tels qu'André Comte-Sponville³, ont eux aussi admis : l'impossibilité de trouver un fondement solide à l'humanisme dans un monde où l'homme ne serait « rien d'autre que... ».

« On ne dit rien d'essentiel sur la cathédrale si l'on ne parle que des pierres. On ne dit rien d'essentiel sur l'Homme si l'on cherche à le définir par des qualités d'homme. L'Humanisme a ainsi travaillé dans une direction barrée d'avance [...] Nous avons glissé, faute d'une méthode efficace, de l'Humanité qui reposait sur l'Homme, vers cette termitière qui repose sur la somme des individus. Qu'avions-nous à opposer aux religions de l'État ou de la Masse ? Qu'était devenue notre grande image de l'Homme né de Dieu ? [...] Si notre société pouvait encore paraître souhaitable, si l'homme y conservait quelque prestige, c'est dans la mesure où la civilisation véritable, que nous trahissons par notre ignorance, prolongeait encore sur nous son rayonnement condamné, et nous sauvait malgré nous-mêmes⁴. »

Écrits en 1940 au cœur d'une lutte contre le nazisme qui semblait sans espoir, ces propos constituent un avertissement essentiel. Certes, notre société a vaincu le nazisme et le communisme, mais il semble que nous soyons dans la situation de ces personnages de dessins animés qui courent sur une falaise, puis courent un certain temps au-dessus du vide, finissent par regarder sous eux, s'aperçoivent qu'il n'y a rien, et tombent à la verticale. Nous n'avons plus de fondements pour notre humanisme, mais nous ne nous en sommes pas encore aperçus ! L'image employée par Saint-Exupéry (« le rayonnement condamné ») est terrible : celle

1. Saint-Exupéry, *Pilote de guerre*, Le Livre de Poche, 1963, p. 221.

2. Henri de Lubac, *Le drame de l'humanisme athée*, Cerf, 1998.

3. André Comte-Sponville, « Morale sans fondement », in *La société en quête de valeurs*, Éditions Maxima Laurent du Mesnil, 1996, p. 119-138.

4. Saint-Exupéry, *op. cit.*, p. 232-234.

d'une étoile qui nous réchauffe de sa lumière, mais qui est déjà morte, qui a déjà explosé. Comme elle est située très loin de nous, sa lumière nous parvient encore, longtemps après sa mort. Mais viendra inexorablement le moment où cette lumière s'éteindra. Nous sommes ainsi condamnés à l'obscurité complète, sauf si, dans le temps qu'il nous reste, nous pouvions trouver une autre source de lumière...

Les progrès techniques risquent d'engendrer très prochainement une menace plus insidieuse mais tout aussi redoutable que les totalitarismes qui sont désormais derrière nous.

J'entendais récemment à la télévision un généticien américain, Michael Rose, qui prolonge, par manipulation génétique, de plus de dix fois, la durée de vie normale des mouches : « En quoi le génome humain est-il sacré ? Nous savons qu'il est le résultat d'assemblages réalisés par hasard au cours des siècles. Il est ce qu'il est aujourd'hui, mais il aurait parfaitement pu être différent. Au nom de quoi nous interdirait-on de le modifier ? »

C'est bien là la question. Si l'homme n'est rien d'autre qu'un paquet de neurones et de gènes, pourquoi refuser de l'améliorer ? Dans quelques décennies, il sera possible de voir cohabiter sur terre plusieurs espèces humaines qui, à cause des modifications génétiques, ne seront plus interfécondes et ne pourront plus se mélanger ! Il y aura ainsi les descendants de ceux qui auront eu les moyens de faire améliorer génétiquement *in vitro* leurs enfants, et les autres. *Le meilleur des mondes*¹ d'Aldous Huxley (autre grand prophète, tel Saint-Exupéry, des risques que recèle la modernité) est à nos portes et, face à lui, nous sommes désarmés car nos « garde-fous éthiques » ont disparu. Les pires cauchemars de la science-fiction² sont envisageables, car les progrès de la science risquent de nous fournir des outils dont les nazis les plus fanatiques ou les staliniens comme Lyssenko (qui voulait soumettre la nature à sa vision de la dialectique marxiste) n'auraient même pas rêvé.

1. Aldous Huxley, *Le meilleur des mondes*, Pocket, 2002.

2. Voir, entre autres, le film *Bienvenue à Gattaca*.

Comment ébaucher un « traité de la condition humaine » ?

« Quoi ? *La condition humaine* n'était pas le titre d'un grand ouvrage de philosophie ? Je me rappelle l'étonnement, l'émotion, presque la colère, qu'un tel titre ait pu être disponible pour un roman, si poignant soit-il. »

Jean Fourastié

Comme nous venons de le voir, c'est une caractéristique fondamentale de l'homme que de s'interroger sur la nature et le pourquoi des choses qui l'entourent, ainsi que sur sa propre destinée.

Il y a deux mille six cents à deux mille ans, de nombreuses doctrines ont été établies, chacune indépendamment des autres, mais répondant toutes à la question « comment vivre¹ ? » :

- les grandes écoles philosophiques grecques ;
- les textes de la Bible et des Évangiles ;
- les différentes écoles de l'hindouisme et les enseignements de Bouddha ;
- la doctrine de Lao-Tseu et la philosophie de Confucius.

Si elles divergent à propos de nombreuses questions, en général liées au « pourquoi » des choses, elles sont en revanche en accord sur la façon dont l'humanité doit vivre. Si les Dix Commandements sont issus de la Bible hébraïque, on peut toutefois les retrouver sous une forme ou une autre dans toutes les

1. Certaines ont des racines qui remontent à trois mille ans, voire à cinq mille ans, comme la philosophie égyptienne qui contenait déjà certains des principes dont nous parlons ici.

écoles de pensée que nous venons de citer. *Aucune* n'encourage le vol, le viol, le mépris de l'autre. *Toutes* affirment que l'amour vaut mieux que la haine, la sincérité que le mensonge, l'altruisme que l'égoïsme, etc.

D'un côté, on ne peut que constater l'incapacité des hommes à appliquer ces valeurs de façon pleine et entière. De l'autre, on peut se réjouir que cinq milliards d'hommes sur les six milliards vivant actuellement sur terre¹ se rattachent directement ou indirectement aux valeurs propagées par ces textes – ce qui démontre de façon claire que l'humanité a parfaitement reconnu que la solution à la question « comment vivre ? » se trouvait bien dans cette voie, même si elle était incapable de l'appliquer.

Un autre progrès décisif a eu lieu, il concerne la nature du monde qui nous entoure. Comme nous l'avons vu au chapitre précédent, ce progrès a engendré non seulement un désenchantement du monde, mais également un immense progrès technique :

— À la fin du XVIII^e siècle et au XIX^e siècle : les ballons, les machines à vapeur, les trains, la compréhension des lois de l'électricité et du magnétisme.

— Au XX^e siècle, les automobiles, les avions, le nucléaire, les satellites, l'informatique, les communications planétaires, les manipulations génétiques.

Reste cependant une question fondamentale : celle de la condition humaine. Sommes-nous, comme le pensent Jacques Monod, Francis Crick et Jean-Pierre Changeux, des « paquets de neurones perdus dans l'immensité indifférente de l'Univers » ? Ou existe-t-il un autre niveau de réalité que celui dans lequel nous vivons actuellement, et si oui, pouvons-nous entrer en contact avec lui, comme le pensent toutes les grandes traditions de l'humanité (et pas seulement les traditions monothéistes) ?

Je prétends qu'il s'agit de la question la plus importante qui existe actuellement. D'abord, comme nous l'avons vu, nous

1. Parmi ces cinq milliards, un milliard de personnes se rattachent au Coran apparu il y a « seulement » mille quatre cents ans. Mais Mahomet lui-même a affirmé que la révélation qu'il avait reçue de Dieu ne faisait que répéter sous une forme nouvelle des messages précédemment transmis aux hommes par Dieu mais oubliés en partie.